

# Trans de vie

**Bambi** Icône trans et pionnière du cabaret queer, l'ex-meneuse de revue chez Madame Arthur a su se réinventer en prof de littérature.



**A**u centre du canapé, bras de part et d'autre du buste, poignets cassés, doigts effleurant l'étoffe, elle a désigné au visiteur un fauteuil. Gestuelle parfaite, beau visage, belles rides. Marie-Pierre Pruvot est une présence. Une entité troublante, maîtrisant l'espace à la perfection. «Quand tu entres en scène, tu dégages une présence naturelle. Garde-la toute ta vie, c'est ce que tu as en toi de meilleur», lui dit-on dès ses débuts. Marie-Pierre Pruvot publie ces jours-ci son autobiographie, *Bambi. Une vie ordinaire*. L'important, c'est le sous-titre *Une vie ordinaire*. Elle n'a désiré qu'une chose, mener une banale existence de petite-bourgeoise. Elle y est parvenue, comme l'atteste son paisible appartement de professeure de lettres, avec ses rayonnages de littérature classique. Ce qui n'est pas banal, c'est sa trajectoire. Comment vivre une vie dans laquelle on se ressemble ? Comment un enfant né dans un village de la Grande Kabylie dans les années 1930 sous l'identité d'un garçon, Jean-Pierre Pruvot, a-t-il eu le cran de s'inventer un destin de femme ?

Aujourd'hui, elle est madame Pruvot, retraitée de l'Education nationale. Les yeux de notre époque la découvrent à travers des regards biaisés par des logiciels standards. Icône LGBTQI+.

## LE PORTRAIT

«étrange», «bizarre», «anormal». Tout ce qu'elle n'est pas. Elle ne se reconnaît pas dans ces intitulés désincarnés qui euphémisent la réalité et la tiennent à distance. «Nous, on disait les «travestis».» Dans son regard d'impala d'un incroyable vert jaune, une lueur d'amusement. «Nous n'avions pas peur des mots. Le langage permet de s'exprimer sans compliquer», dit celle qui a découvert Proust au Carrousel, le cabaret parisien. Le mot «transsexuelle» n'existe pas alors et lorsqu'il apparaît, Marie-Pierre et ses amies ne l'aiment guère, car il sexualise et réduit leur être. Elle se définit avec précision : «Je ne suis pas un homme, et pas tout à fait une femme.» Son prénom l'exprime, le «Jean» de l'enfance est devenu une «Marie», et le «Pierre» est resté...

Elle n'a jamais combattu pour une cause, seulement pour vivre une vie qui lui correspondrait. «Ne militie pas, tu n'en as pas besoin, tu es une référence», lui disait son amie Hélène Hazera, journaliste entre autres à *Libé*, et activiste du Front homosexuel d'action révolutionnaire (Fhar). Une référence, peut-être, mais pas un modèle : «L'expérience des unes n'est pas forcément utile aux autres. Nous sommes si diverses.» Un «nous» universel, qui englobe chacun. Une main aux ongles laqués couvre maintenant le genou. Elle est toujours aussi droite, comme en apesanteur.

«Je ne comprends pas», disait sa mère. «Il n'y a rien à comprendre, seulement à accepter», répondait Marie-Pierre. A 4 ans et demi, découvrant que Jean-Pierre est un prénom masculin, l'enfant le déteste aussitôt. Jusque-là elle a mené une existence délicieuse. Vêtue des robes de sa sœur, elle a grandi dans la maison de sa grand-mère, un gynécée débordant de tantes et de cousines qui chaque après-midi bavardent, tricotent, couvent, brodent. C'est la guerre, les hommes sont loin. A 6 ans, entrée à l'école, fini les robes. Mais dans le secret de sa chambre, une fille apparaît dans le miroir, se substituant au Jean-Pierre replet qui lui fait face. Son prénom, Marie, comme la Vierge, dont une statue Haute Epoque en bois surplombe aujourd'hui la bibliothèque. Elle invente sa vie. Hors de la chambre, une contention permanente pour ne pas se trahir. Elle construit pas à pas le personnage qu'elle est devenue, un être de contrôle, qui bride son corps et son langage. Le plaid rose pâle jeté sur le canapé qui enlumine le teint comme un réflecteur, l'éclat bleu du chandail (elle appartient à la génération «chandail») porté sur une longue kurtha près du corps («effortless chic»), tout démontre un art subtil et raffiné de la scénographie.

Le moment douloureux, c'est l'adolescence qui annonce un corps d'homme avec tous ses attributs : une horreur. «Le plus pénible est de m'être crue seule au monde dans mon cas.»

Un soir, au casino d'Alger, une sortie de secours s'ouvre. La troupe du Carrousel s'y produit. «Les plus beaux travestis du monde. Cent millions de costumes.» L'adolescent découvre Coccinelle, qui sort dans la rue habillée en femme. A 17 ans et demi, après un mensonge à sa mère, la voilà rue du Collisée,

à Paris, dans le bureau du patron du Carrousel. D'où vient son audace ? L'énergie du désespoir, peut-être. Elle a bien songé au suicide cinq minutes, mais en enfant très aimée, elle se veut du bien. En décembre 1953, lorsque Jean-Pierre Pruvot entame ses universités chez Madame Arthur, elle a trouvé sa place. L'animation familiale de la loge, maquillage, costumes et couture, cet enveloppement de gynécée lui est familier.

Dès le premier soir sous le nom de «Bambi», à l'image de sa grâce de faon, sa présence troublante provoque le silence de la salle. L'année suivante, elle est meneuse de revue. Elle rencontre son compagnon Marc, et après l'indépendance de l'Algérie, invite sa mère à vivre avec elle. Lorsque avec Coccinelle, Bambi s'abonne aux hormones, injections hebdomadaires d'Ovocycline, puis comprimés de Distilbène, elles deviennent «les hormonées», au cabaret. Seins, courbes, visage adouci : tant pis pour les effets secondaires, elle a 20 ans, dans dix ans elle sera vieille. Puis deux de ses amies se font opérer à Casablanca. Bambi hésite. L'intervention, mutilation ou nouvelle ressource ? L'orgasme, qu'en est-il ? Ses copines étudient. Deux ans plus tard, elle prend rendez-vous. Au Carrousel, si elles ne sont que trois «opérées», elle seule lit chaque jour *le Monde* dans la loge. Bientôt, songe-t-elle, elle sera trop âgée pour se déshabiller sur scène, comment quitter la cage dorée ? Mener une vie ordinaire est toujours son projet.

Mai 68 ne provoque pas l'enthousiasme au cabaret, plus de clients et les musiciens en grève, mais un mot nouveau clique : la Sorbonne, temple du savoir. Nouvelle illumination. Pour voler de ses propres plumes, l'université. Tandis que l'Algérie lui fournit des papiers d'identité féminins, tout en continuant au cabaret, elle renoue avec les études. A 33 ans, bac «mention assez bien», puis licence, maîtrise, Capes. A 39 ans, Marie-Pierre Pruvot démarre une carrière de professeure de lettres au collège Pablo-Picasso (un client du Carrousel), à Garges-lès-Gonesse, dans un travestissement bobo : cheveux râides, bandeau, jean pattes d'eph, sabots François-Villon. Accentuer son côté décalé pour brouiller les pistes. Madame Pruvot y enseigne vingt-cinq ans, sans que nul ne devine que certains soirs, elle danse au Elle et Lui, rue Vavin, avec Ute, dans un numéro qui fait sensation. A la retraite, les deux femmes s'installent à la campagne. L'ex-prof commence l'écriture de ses mémoires, avant de s'installer au bord de Paris, près de la station Delphine-Seyrig. En novembre, Marie-Pierre Pruvot fêtera ses 90 ans. ■

Par MARIE-DOMINIQUE LELIÈVRE